

# Aperçus

Société anthroposophique  
au Canada  
No 95 hiver 2020

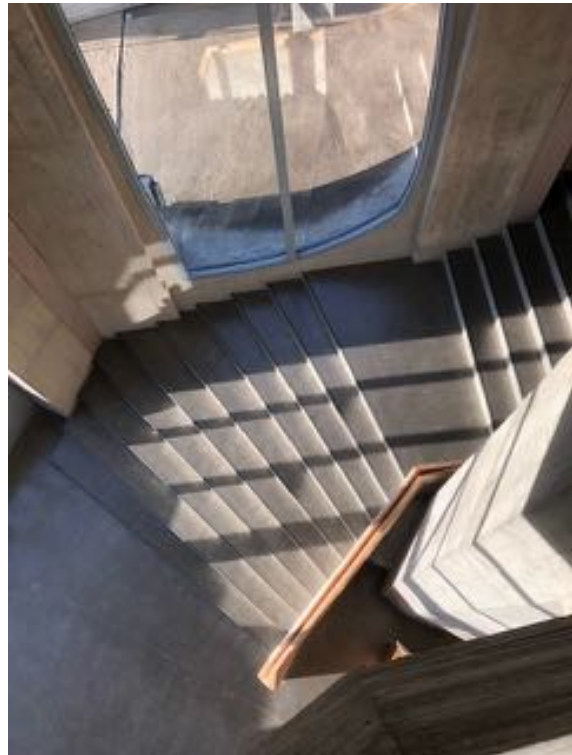
JANVIER

## MOT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

### De la Société dans le monde Escaliers, Portes, Fenêtres

Chers membres et amis de la Société anthroposophique au Canada,

Cet automne, un après-midi sans obligations officielles est arrivé comme un cadeau au milieu d'une série de réunions, et a rendu possible que je passe quelques heures avec un camarade qui, sans connaître Rudolf Steiner ou l'anthroposophie, se trouvait à Dornach pour la première fois. Ce qui nous a servi de guide pendant ces quelques heures passées ensemble, c'était notre amour partagé pour l'art et l'architecture. Un temps clair et revigorant nous accompagnait pendant que nous nous promenions tranquillement autour du Goethéanum, parcourant le terrain nouvellement paysagé pour ensuite



emprunter les sentiers conçus par Rudolf Steiner lui-même. Nous nous sommes émerveillés devant l'envergure des réalisations architecturales de Rudolf Steiner, cet ensemble remarquable de constructions réalisé en l'espace d'une dizaine d'années pendant le premier tiers du 20<sup>e</sup> siècle. Alors que la lumière du jour commençait à décliner, nous nous sommes trouvés devant l'escalier du Rudolf Steiner Halde, l'une des premières maisons terminées à l'époque. En silence, nous nous sommes retournés pour faire face à l'ouest, admirant le ciel qui descendait doucement sur la France, baigné de teintes dorées et rosées. Nous sommes restés silencieux, comme en attente.

Montrant du doigt certains aspects de l'architecture de la maison : l'escalier, dont la forme fluide semblait couler à partir de l'entrée de l'édifice; les larges gestes des formes du haut de la maison; et les fenêtres qui reproduisaient ces mêmes formes, mon compagnon a demandé : « Pourquoi est-ce que les escaliers, les portes et les fenêtres ont cette forme ? » Il se rappelait que nous avions déjà vu d'autres escaliers à la forme fluide qui coulaient de la même manière avec leur geste courbé se fondant dans le paysage. Il se souvenait d'autres portes et d'autres fenêtres à la forme irrégulière.

La question ne m'était que trop familière. On me l'a posée maintes fois depuis que j'œuvre à partir de ces mêmes impulsions artistiques en les appliquant dans mon propre travail d'architecte. Ayant donné des conférences depuis bien des années sur l'héritage artistique de Rudolf Steiner, je me préparais à offrir une réponse habituelle. Mais, j'ai hésité. Il me semblait que la question de mon interlocuteur en cachait une autre, non encore formulée, pour laquelle les paroles n'avaient pas encore été trouvées. Le silence persistait pendant que nous observions le soleil qui annonçait son coucher imminent.

Et, comme cela m'arrive souvent lorsque je me tiens ici sur le haut de

cette colline, voilà qu'une expérience inattendue vient me surprendre. Je prends tout d'un coup conscience de l'ampleur de ce que Rudolf Steiner a entrepris ici, cette immense œuvre architecturale, réalisée pendant qu'au loin on entendait les coups de canon des batailles de la Première Guerre mondiale. En effet, les travaux à Dornach ont continué alors que se déroulaient tout autour d'inimaginables actes de destruction. Et une question tacite a surgi en moi : comment comprendre Rudolf Steiner et son œuvre dans le contexte du monde de ses contemporains – et de notre monde actuel ? C'est alors, ayant entendu en moi-même cette question tacite, que je me suis senti en mesure de tenter de répondre à l'interrogation de mon interlocuteur.

« Ce qui me frappe le plus chez Rudolf Steiner, c'est son amour profond pour l'être humain et son souci pour le bien-être de ses semblables.

« Tout ce qui a été créé à Dornach s'est réalisé à un moment de l'histoire où le monde était en train de sombrer dans l'abîme. La désintégration de la civilisation qui devenait visible durant la Première Guerre mondiale n'était pour Rudolf Steiner que la face du défi crucial avec lequel toute l'humanité était confrontée. Et nous sommes encore de nos jours dans cet état de chaos. Rudolf Steiner décrit notre

époque comme étant un moment décisif pour l'avenir de l'humanité. Ce qui avait servi de fondement à la civilisation n'était plus, mais en même temps les éléments potentiels nécessaires pour préparer l'avenir n'étaient pas encore là.

« Rudolf Steiner voyait que les racines de ce chaos avaient été implantées dans la culture de l'Occident au cours du dernier millénaire. Lentement, les ténèbres ont commencé à envelopper nos âmes, une obscurité a été implantée au sein de notre expérience intime de qui nous sommes, et a obscurci notre conscience du moi des autres. Il nous a enjoint vigoureusement à reconnaître cette pesanteur intérieure et à pouvoir discerner clairement ce qui crée et recrée ce chaos social, à discerner les fondements de cette façon de voir le monde et nos semblables. Sommes-nous en mesure d'identifier ces modes de penser habituels tels qu'ils se manifestent à notre époque contemporaine ? »

Au bout d'une courte pause, mon compagnon a répondu :

« Nous vivons dans un monde d'inégalité. Tout ce qui se fait est en rapport avec la notion de privilège, de l'avantage qu'exerce un être humain sur un autre. Nous voyons ce phénomène dans nos structures

hiérarchiques, dans notre besoin d'exercer de l'influence et du pouvoir sur les autres. Nous nous orientons inconsciemment d'après ces modèles. Nous vivons dans un monde fondé sur le privilège. »

Et la vérité tout à fait évidente de ces observations m'a donné ce qu'il me fallait pour pouvoir continuer mon propos.

« Rudolf Steiner percevait l'action de ces influences. Maintes et maintes fois il a fait remarquer que tant que nous ne reconnâtrons pas ces forces qui imprègnent tout ce qui existe, nous ne serons pas libres – elles nous dominent et nous façonnent. Il demandait que nous soyons toujours vigilants, que nous comprenions comment ces forces déterminent nos vies. Elles déterminent la structure de nos associations. Elles déterminent nos programmes scolaires. Elles façonnent même la manière dont nous voulons maîtriser la nature. Elles constituent le langage caché derrière nos lois. Elles nous apprennent en quoi nous sommes différents les uns des autres. Et toutes ces forces trouvent leur origine dans des processus qui nous ont amenés à vivre un obscurcissement intérieur, à ressentir l'isolement et la solitude. Il y a quelque chose dans ce courant venant du passé qui cherche à emprisonner l'âme humaine.

« Ces mêmes principes agissent directement dans la manière dont nous concevons et formons notre environnement. Elles sont fondées sur l'enracinement des rapports hiérarchiques, sur les structures du pouvoir, et sur les privilèges. Depuis des millénaires, les édifices importants ont été conçus pour accentuer leur axe principal, limitant ainsi la manière dont nous pouvons nous lier à ces structures. Elles nous dominent – nous sommes obligés de monter des volées de marches pour y accéder. Ce contexte a pour but de nous faire sentir que « l'individu est petit » et pour gonfler l'importance des structures du pouvoir institutionnalisées. Ce sont les édifices des gouvernements, des grandes multinationales, des institutions religieuses. En nous déplaçant à l'intérieur de ces espaces, nous absorbons ces principes en nous-mêmes, ils s'impriment inconsciemment en nous de tous les côtés. Ces structures sont conçues pour nous faire sentir que nous sommes « plus petits » – diminués. Et dans chacune de nos rencontres avec nos semblables agit en nous, enfouie profondément en notre for intérieur, l'empreinte de ces principes de hiérarchie, de privilège, de pouvoir. Dans le plan de nos villes, dans l'organisation de notre environnement, il existe une intention cachée – tout

est conçu pour créer l'inégalité entre nous.

« En nous rendant compte combien ces réactions inconscientes sont incorporées dans nos rapports les uns avec les autres – en nous rendant compte qu'elles ont été intentionnellement insérées dans notre culture – nous pouvons nous émerveiller devant l'exactitude, la précision, avec laquelle Rudolf Steiner redéfinit ce qui nous environne. Il crée pour nous des environnements aptes à nous permettre de percevoir les rapports profonds qui nous lient en tant qu'êtres humains, plutôt que d'établir des rapports hiérarchiques. Il nous donne des contextes qui éveillent notre sentiment d'être liés les uns aux autres plutôt que d'être pris dans un monde de pouvoir et de privilège. Il crée des environnements qui peuvent transformer nos liens avec nos semblables et avec la nature – pourvu que nous le permettions.

« Voilà le cadeau qu'il nous offre avec ses réalisations architecturales et paysagères. Il nous indique clairement que les chemins que nous empruntons dans l'espace qui nous entoure influent sur notre vie intérieure. Si nous traversons un espace « orthographiquement », selon des chemins tracés en angles droits, cela renforce et déclenche des principes

antisociaux. En revanche, nous abordons ses édifices à lui d'une manière « tangentielle ». Nous nous déplaçons sur de larges courbes; notre regard se meut dans l'espace, tantôt renfermé sur nous-mêmes, tantôt dirigé au loin, jusqu'à l'horizon. Nous ne nous déplaçons pas de manière à nous confronter les uns les autres. Au contraire, en « flottant », en nous croisons sur ces courbes fluides, nous nous saluons les uns les autres. Et on retrouve ces mêmes principes « hélicoïdaux » à l'intérieur des édifices conçus par Rudolf Steiner. La grande double hélice de l'escalier ouest du Goethéanum se dresse sous la forme de deux spirales qui se rejoignent, où se mêlent des flots d'êtres humains. Se déplacer à l'intérieur d'un tel environnement, c'est vivre quelque chose de guérissant. »

Et nous tenant là, debout, observant ce qui nous entourait avec un regard tout nouveau, nous pouvions reconnaître que la forme courbée de l'escalier de la Rudolf Steiner Halde nous accueillait. Sa forme fluide émanait de l'édifice pour venir nous rencontrer, mais aussi pour communier avec le paysage autour. Il nous accueillait, certes, mais nous invitait en même temps à diriger notre regard vers l'horizon. Les formes articulées de l'édifice nous invitaient à y entrer. Elles nous surplombaient

pendant que nous mettions le pied à l'intérieur, la porte d'entrée n'étant plus un simple trou dans un mur, mais plutôt une invitation à participer à un processus. Et les fenêtres, elles aussi, au lieu d'être de simples ouvertures pratiquées dans une surface, encourageaient le visiteur à entrer en rapport avec le monde au-dehors. Elles servaient à encadrer le paysage et les collines au loin. Elles invitaient l'observation; elles nous incitaient à apprécier la qualité d'une perspective nouvelle.

Le soleil descendait derrière les douces collines de la France. Les couleurs de rouge et d'or cédaient la place à des tons de bleu foncé à l'approche de la nuit. Le scintillement des étoiles du soir a fait son apparition. La chaleur stimulante du jour a fait place à une brise fraîche. Nous nous sommes retournés pour rebrousser chemin, suivant le sentier aux gestes fluides que Rudolf Steiner avait conçu pour nous, le gravier craquant sous nos pieds, le chant des cloches du soir montant de la vallée.

Mes salutations chaleureuses,

Bert Chase,  
Secrétaire général pour le Canada

\*\*\*\*\*

## Entretien

### L'humaniste, une conscience qui éveille d'autres consciences

Michel Dongois

Qu'est-ce que l'être humain ? La question a servi de point de départ à une conversation à quatre voix\* tenue en toute spontanéité devant un « café croissants », début novembre à Montréal. Une rencontre teintée de chaleur humaine, alors que l'hiver s'installait doucement sur la métropole. Autour de la table, Renée Cossette, Bodo von Plato, Arie van Ameringen et Michel Dongois\*.

Qu'est-ce que l'être humain ? Chaque époque s'est posé la question. Les grands maîtres en philosophie, en arts ou dans la vie politique l'ont abordée sous tous les angles. « Si l'on ne (se) la pose pas, la conscience ne peut pas intervenir. Or, la conscience est la première condition de l'humain, de son autonomie et, aujourd'hui, de sa responsabilité pour la planète », lance Bodo d'entrée de jeu.

« À nous d'actualiser la question, de l'individualiser. Il y a urgence à le faire, alors que les repères habituels, sociaux, culturels ou spirituels s'effacent chaque jour un peu plus de



la conscience contemporaine », indique Arie. Mais l'initiative de la *Renée Cossette, Bodo von Plato et Arie van Ameringen* (photo Michel Dongois).

question doit venir de l'homme lui-même, dans un acte de liberté.

#### Risques

Quels risques prendre aujourd'hui pour que la conscience s'élargisse ? Quels risques la société doit-elle assumer pour devenir plus humaine, donc plus consciente ?

À propos de risques, Renée a évoqué l'univers de la santé et sécurité au travail, qui est le sien. Bien que nécessaires, dit-elle, conseils et consignes ne suffisent pas pour minimiser les risques d'accident. Il

s'agit plutôt d'éduquer le travailleur, « de le former pour le transformer », afin de l'amener à la conscience des risques dans son propre environnement, la prévention étant la meilleure des protections.

Dans son approche humaniste, Renée recourt à l'ennéagramme, un outil de connaissance de soi et de compréhension des comportements basé sur les profils de personnalités. Avec cet outil, le travailleur devient plus conscient de son rapport au risque, il sait d'ores-et-déjà pourquoi il prend indûment certains risques.

### **L'or et la parole**

Ce qui nous relie tous au départ, c'est l'altérité, ont par ailleurs convenu les participants. On peut même parler du mystère de l'altérité. Bodo von Plato prône un humanisme pragmatique, qui permet de cultiver le souci inné de l'autre, ce désir originel en nous de vouloir servir autrui. La conversation « à hauteur des yeux », dit-il, est l'un des signes de notre recherche d'humanité dans la rencontre.

À notre époque où l'on détruit tout, sans le vouloir, au plan social comme au plan écologique, on court le risque de la rupture dans l'espoir de faire émerger une conscience nouvelle. En réalité, il s'agit de devenir co-créateurs, car la création est inachevée, le monde spirituel ayant besoin du secours de l'homme et

visant la liberté. L'humanité doit apporter son concours à la création d'un nouvel ordre des choses, en lien avec l'évolution du cosmos.

L'or est du soleil devenu matière; mieux que l'or, il y a la lumière – l'origine de l'être. Et plus élevée encore que l'or et la lumière, la conversation, quand deux consciences s'élèvent mutuellement – l'avenir de l'existence, précise Bodo, en référence à Goethe. « Une vraie conversation nous élève vers une plus ample conscience, avec le désir de la lumière de l'autre. L'or te rend riche, la lumière t'éclaire, mais seule la conversation éveille et élève ta conscience. »

### **L'ordre et le chaos**

Puis notre conversation a glissé vers les notions d'ordre et de chaos. Renée a évoqué le roman Vendredi ou Les limbes du Pacifique, de Michel Tournier. En Robinson seul, perdu sur son île déserte, règne le chaos intérieur. Il s'astreint à lire sa bible à heure fixe, à tracer des sillons bien droits dans ses rizières. L'irruption de Vendredi dans sa vie l'amène à relâcher ses conditionnements et à faire place à un nouvel ordre extérieur assoupli. Elle lui ouvre de nouveaux horizons.

« Paradoxalement, j'ai horreur de l'ordre, mais j'ai aussi envie d'ordre; c'est impossible de vivre dans le chaos, c'est impossible de vivre sans chaos.

Nous avons besoin des deux », confie Bodo. « Michaël, Esprit de l'intelligence, de l'ordre cosmique, nous fait désirer de créer nous-mêmes l'ordre à l'aide de notre attention, de notre souci de comprendre et de bien faire, et ceci passe par le chaos. » Il s'agit à présent de réaliser un nouvel ordre, non seulement privé ou personnel, mais à la hauteur de l'humain, afin que l'individu puisse devenir apte à rencontrer l'universel. « La conscience humaine et le devenir humain oscillent constamment, et nécessairement d'une façon tragique, entre ordre et chaos. » Le chaos tend naturellement vers l'ordre, puis, lorsque trop d'ordre amène la rigidité et « bloque » la vie, il faut à nouveau introduire un certain chaos.

Pour revenir à Vendredi, le « sauvage » apporte en quelque sorte l'ouverture. Sauvage, au sens de ce qui n'est pas encore organisé, l'irrationnel, et qui attend de l'être, ce qui demeure en possibilité. À l'inverse, en matière de rigidité, nous avons par exemple l'académisme, où tout est fini, structuré, arrêté.

Qu'est-ce que l'être humain ? À notre époque, l'abîme entre trop de rationalité et un manque de conscience risque de nous rendre sous-humains, précise Bodo. L'homme peut alors descendre en dessous de lui-même, faute de ne pas relier les

deux rives de cet abîme de la modernité, de ne pas tenir compte des réalités spirituelles. « La haute technicité, résultat de la pensée rationnelle qui nous a endormis et protégés de la nature, a créé de façon unilatérale un monde sans risques, sans attention portée à ce qui nous dépasse et nous constitue en même temps. »

### **Science et conscience**

Les participants reconnaissent que la science, qui se préoccupe de n'étudier que la matière, évolue plus rapidement que la conscience. Il ne s'agit pas de fuir ou de freiner la technologie cependant, indique Bodo, mais plutôt de renforcer la confiance dans l'aptitude de la conscience humaine à se transformer.

Renée fait observer à quel point notre société est prompte à investir dans les sciences, les technologies, l'informatique, les objets. Elle se montre beaucoup plus parcimonieuse lorsqu'il s'agit d'investir (formation) dans le développement des êtres humains. Pensons aux maigres budgets alloués à nos universités ou à la formation, autre que technique, dans nos entreprises. Il suffit de voir aussi comment les métiers relationnels - soignants, enseignants, etc. - sont souvent dévalorisés.

### **Individualisme éthique**



Et l'Anthroposophie ? Elle introduit une façon neuve de poser la question immémoriale : qu'est-ce que l'être humain, quelle est sa place dans l'univers ? Un siècle après son avènement, on peut constater que son grand apport, selon Bodo von Plato, réside dans la notion d'individualisme éthique (La philosophie de la liberté). Rudolf Steiner en a parlé dès la fin des années 1880, lui qui a tant aimé des personnalités ayant eu l'audace de risquer l'individu, comme Aristote, saint Augustin ou Fichte, Stirner et surtout Friedrich Nietzsche.

Bodo a souligné la nécessité de créer désormais une éthique individualisée, en vivant consciemment « la tension incroyable » qui existe entre un individualisme total (le narcissisme) et le désir du souci de l'autre (l'altruisme).

À chacun de forger son éthique, car il s'est opéré au 20<sup>e</sup> siècle un renversement majeur de ce qui jusqu'alors avait formé l'esprit humain au regard de ce qui est beau, vrai et bien. Et par conséquent aussi de ce qui est laid, faux et mal. Auschwitz et Hiroshima/Nagasaki ont en effet renversé ce système éthique, note Bodo, en référence aux travaux de la philosophe Hannah Arendt (1906-1975).

**Avec qui veux-je travailler ?**

Elle en était arrivé à la conclusion, en 1965, que la décision la plus importante qui incombe à présent à l'individu, c'est de choisir avec qui il veut vivre, avec qui il veut travailler. « Ce qui m'intéresse, c'est toi. Entre nous deux, un nouveau monde va naître », résume Bodo. « Dans l'authenticité et dans une amitié liée à mon cheminement vers moi-même, donc vers le monde et dans le monde, je choisis de vivre avec celles et ceux qui nous permettront de cheminer ensemble, de travailler avec ceux qui précisément font aussi un cheminement. »

Qu'est-ce que l'être humain donc ? Outre l'individualisme éthique, Bodo évoque les réalisations pratiques que Rudolf Steiner a entreprises avec des collaborateurs, et à leur demande. « Il voulait et il a pu montrer que, dans la pratique intérieure et extérieure, un autre monde est possible. » Mais si l'on veut être au front du monde pour une nouvelle humanité, poursuit Bodo, une nouvelle culture devient incontournable. Et c'est la raison d'être de l'École de science de l'esprit, que Rudolf Steiner a créée avant de mourir, une haute école pour relier une transformation de la conscience au travail quotidien, avec au centre 19 mantras pour la culture méditative.

**Méditer**

Hier prisonniers de la tradition, nous le sommes aujourd'hui dans l'étroitesse de notre quotidien, absorbés que nous sommes par les circonstances extérieures. Tout concourt à nous distraire, si nous ne faisons pas l'acte de volonté de méditer. Bodo a souligné l'importance d'une culture intérieure par la méditation, « qui est un acte, invisible et conscient, qui s'accomplit seul. Oui, la méditation est un acte et chaque acte donne naissance à une relation », affirme-t-il. « Oui, un acte, comme l'amour, qui exige une décision, car il faut décider d'aimer », ajoute Renée Cossette. En restant dans la tradition, nous risquons d'oublier qu'il nous faut faire quelque chose par nous-mêmes. Or, Rudolf Steiner nous a encouragés à courir le risque de prendre des initiatives.

En ce 21<sup>e</sup> siècle, le discours anthroposophique ne doit cependant pas rester dogmatique, mais devenir humaniste, précise Arie van Ameringen. « Il s'agit d'éveiller d'autres consciences. C'est le principe de réciprocité, une conscience qui éveille une autre conscience. » Un siècle plus tard, on ne peut donc plus parler d'une mission comme telle, mais plutôt d'une réciprocité des consciences, dit-il. Cela inclut aussi le travail avec des personnes qui peuvent avoir été éveillées par d'autres approches spirituelles.

« Une autre conscience, c'est-à-dire un autre moi, m'éveille lorsque je suis attentif dans la rencontre », résume Arie, qui souligne l'importance de travailler aussi avec des non-Anthroposophes. « C'est dans la mesure où elle m'incite à agir pour répondre aux besoins du monde que l'Anthroposophie prend toute sa signification. »

Si la réciprocité remplace la mission, cela veut dire que l'ancien modèle maître/élève, à sens unique, est périmé, remplacé par l'entretien, la conversation, la rencontre. Rudolf Steiner lui-même avait besoin des autres pour lancer ses initiatives, rappelle Bodo (Ita Wegman avec la médecine, Émil Molt avec la pédagogie Waldorf, etc.). « Une conscience éveillée attire une conscience éveillée. Alors agit l'élément christique », résume Arie.

Liberté à l'individu, certes, mais tout en menant des conversations avec les autres. Il s'agit en somme de redonner ses lettres de noblesse à la conversation humaine, ce que l'amitié en premier lieu permet de faire, dans un climat de joie, de chaleur humaine.

Bodo a clos la rencontre avec une citation d'Hélène Cixous, femme de lettres et dramaturge. Une réflexion qui définit à merveille la quête

humaniste contemporaine et miraculeuse de la rencontre humaine : « Être ensemble sans perdre chacun sa solitude. Rester seul chacun de son côté sans que l'ensemble fût rompu, c'est le dispositif du miracle ».

**\*Bodo von Plato**, philosophe et historien de formation. Membre de la direction du Goetheanum (2001-2018). Responsable, à Berlin, d'une fondation d'utilité publique et d'un projet de recherche-action sur le changement des mentalités à la fin du 20<sup>e</sup> et au début du 21<sup>e</sup> siècle.

**Renée Cossette**, psychologue, chercheuse et conférencière. Fondatrice de Creanim, firme de formation visant à implanter des cultures de la prévention en santé et sécurité au travail par une approche humaniste, au Québec et en France.

**Arie van Ameringen**, linguiste de formation. A enseigné à tous les niveaux du système éducatif, en particulier dans les écoles Waldorf. Membre du Conseil (2003-2018) et Secrétaire général de la Société anthroposophique au Canada de (2011-2018). Polyglotte, traducteur et éditeur.

Michel Dongois, journaliste à la retraite.

\*\*\*\*\*

FÉVRIER

## MOT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

### La Société dans le monde Nos blessures, notre guérison

Chers membres et amis de la Société anthroposophique au Canada,

Il y a bien des années, pendant ma formation en architecture au Collège Emerson à Sussex, en Angleterre, j'ai eu la chance d'entendre parler un des grands noms de la médecine anthroposophique, venu des Pays-Bas



comme conférencier invité. Le thème de sa conférence était « les blessures et leur guérison ». Un de ses énoncés, si simple à première vue, m'a profondément touché et me sert de guide encore aujourd'hui. Ce qu'il a prononcé de manière si succincte, une devise qui résumait sa longue carrière dans le domaine de la médecine anthroposophique :

« La blessure, une fois guérie, devient organe de perception. »

Nous connaissons tous le phénomène de la cicatrisation d'une blessure physique. La chair cicatrisée possède une plus grande sensibilité. Le médecin-conférencier a donné cet exemple pour nous aider à comprendre quelque chose de beaucoup plus profond : la blessure de l'âme. En effet, les blessures que nous subissons constituent le chemin d'incarnation que nous avons choisi avant notre naissance, découlant d'intentions générées durant nos incarnations précédentes. C'est peut-être le plus grand cadeau que l'anthroposophie nous ait donné, cette révélation bouleversante que ce qui vient vers nous dans notre vie surgit des profondeurs des mystères du destin et constitue le visage du karma. Rudolf Steiner considérait que sa tâche fondamentale consistait à communiquer à l'humanité de notre

époque la réalité de l'action du karma et le rôle central que joue l'Archétype de l'Humanité dans ce processus.

À mesure que nous cheminons à travers nos vies, rencontrant les situations et les conditions que nous avons préparées d'avance, nous nous trouvons face à ce qu'il nous faut pour pouvoir réaliser ce qu'il n'est possible de réaliser que dans l'incarnation – la transformation des obstacles que nous avons accumulés le long de ce remarquable voyage vers le véritablement humain. Si nous portons une attention toute particulière à notre biographie, nous pouvons reconnaître que ce sont les moments où nous nous sommes sentis blessés, profondément meurtris, qui ont ouvert des portes vers une plus grande connaissance de nous-mêmes.

Mais, nous devons choisir de franchir ces portes.

En réfléchissant à ce processus exceptionnel, nous en arrivons aussi à reconnaître qu'en suivant ce « chemin de vie », en quête de notre véritable essence, nous développons de remarquables sensibilités qui deviennent réellement des organes de l'âme. En devenir conscient, s'éveiller à ce phénomène, représente quelque chose qui s'avérera critique pour notre époque, alors que nous nous trouvons

au début d'une étape entièrement nouvelle dans l'histoire de l'humanité. L'ère qui s'est terminée avec la fin du 20<sup>e</sup> siècle a vu se concrétiser l'expérience de notre individualité : nous sommes chacun un individu distinct face aux autres individus. Nous nous sentons enfermés à l'intérieur de notre propre expérience d'être, confrontés à un monde autour de nous qui est étranger à notre soi personnel; et ceci représente effectivement une étape essentielle dans l'histoire de l'humanité. Cette expérience a infligé à notre âme une blessure, un sentiment d'aliénation à l'égard de nos semblables et du monde environnant; nous nous sentons isolés à l'intérieur de nos propres identités, dans cette « illusion » de soi.

C'est donc dans ce contexte universel que nous avons reçu ce cadeau extraordinaire nous permettant d'entamer la guérison de notre blessure d'isolement : cette Société de chercheurs en anthroposophie, dont l'impulsion centrale vise à cultiver la vie de l'âme dans l'individu et dans le monde. Cette Société anthroposophique est un lieu qui permet que l'on guérisse la blessure infligée par l'ère qui est maintenant derrière nous.

Nous pouvons nous étonner devant l'idée que les initiatives de Rudolf Steiner ont amené à la conscience ce

qui commençait à faire jour dans les âmes des êtres humains. Nous pouvons nous émerveiller devant la naissance d'un chemin de guérison psychothérapeutique qui convient spécifiquement aux besoins notre époque. Ce chemin a vécu ses premiers balbutiements alors même que Rudolf Steiner décrivait avec clarté le drame de l'âme humaine contemporaine. Nous sommes touchés en observant comment ce vécu d'âme généralisé avait besoin que l'on trouve un nouveau langage pour décrire ces nouvelles expériences naissantes. Cette recherche a fourni une autre manière de percevoir nos rapports avec nos semblables, une qualité que nous avons commencé à nommer « empathie ». Il s'agit de la prise de conscience collective d'une profonde aspiration de l'âme humaine, que Rudolf Steiner situe de manière remarquable dans le contexte de nos incarnations antérieures.

Notre conseil a tenu sa réunion d'hiver à Calgary, en Alberta. Là, nous avons profité de l'occasion pour travailler avec les membres locaux justement sur cette question : explorer ce processus fondamentalement humain de confronter les blessures de nos âmes dans le contexte de notre vie commune dans l'anthroposophie. Nous avons passé une journée ensemble à travailler en petits groupes dans le but de créer des espaces

d'écoute profonde, sans juger, dirigeant une attention active vers l'autre – éléments fondamentaux qui permettent de développer cette nouvelle capacité. On peut se demander si ceci aurait été possible à une époque antérieure où la sympathie et l'antipathie – les forces contraires qui habitent nos âmes – prenaient plus facilement le dessus. Ici encore, la conscience que Rudolf Steiner a éveillée en nous nous est d'un grand secours, thérapeutique même. Quelque chose surgit dans notre âme lorsque nous sommes confrontés à un autre qui souffre d'une blessure non guérie. D'une part, on peut ressentir un besoin urgent d'assumer nous-mêmes le processus de guérison, de l'accélérer, de guérir la blessure pour l'autre. Là, la sympathie entre en ligne de compte dans notre rapport avec l'autre, et avec cela nous effectuons une intrusion luciférienne dans la vie de son âme. Ou, d'autre part, nous pouvons ressentir un besoin pressant de nous débarrasser de la blessure – de la cautériser; dans ce cas, nous pratiquons une invasion ahrimanienne dans la vie de l'âme de l'autre. Dans les deux cas, nous devons nous demander si en réalité nous favorisons le processus de guérison ou si au contraire nous l'entravons.

Ou encore, nous pouvons nous demander, en cherchant à nous rencontrer les uns les autres dans le

contexte de cette Société anthroposophique – dont l'existence même est conçue pour cultiver la vie de l'âme dans l'individu et dans la communauté – si nous nous sommes engagés vis-à-vis de l'autre pour que nous découvrions ensemble un chemin médian entre ces deux polarités.

Et quel serait ce chemin du milieu ? Comment pourrais-je reconnaître sa présence en ma propre âme ? Comment pourrais-je le reconnaître dans mes rencontres avec mes semblables ? Voilà les questions devant lesquelles nous nous trouvons comme membres du conseil – des questions significatives qui ont le pouvoir de nous façonner et de nous guider.

À mesure que nos journées passées ensemble tiraient à leur fin, nous avons partagé un sentiment de profonde reconnaissance; nous avons œuvré ensemble dans un esprit de réceptivité, portant une attention toute particulière à la vie d'âme des autres. En route pour l'aéroport, chacun de nous pouvait ressentir en son for intérieur une intense chaleur à l'égard de nos collègues chercheurs en anthroposophie – une profonde aspiration vers la guérison.

Dans nos grands centres, les membres ont l'occasion de trouver des individus avec lesquels ils peuvent assumer

cette tâche délicate de travailler à devenir véritablement humain. Mais, faire face à ces défis de taille n'est peut-être pas aussi évident dans beaucoup de nos petits centres à travers le pays. Là où les cercles de membres sont plus réduits, plus isolés, il devient plus difficile de découvrir comment porter avec nos semblables cette douleur fondamentale de la condition humaine contemporaine.

Et pourtant, même ceux qui sont assez privilégiés pour faire partie de centres anthroposophiques actifs et dynamiques peuvent se trouver « enneigés », comme isolés en eux-mêmes par une tempête de neige. Nous devons donc cultiver ensemble la conscience que, partout à travers le pays, il y a des petits groupes isolés de membres qui, dans ce cosmos d'âme que nous partageons tous, travaillent de manière sincère et consciencieuse à cultiver cette merveille de la guérison humaine.

Portez-les en vos âmes, ces membres, avec chaleur.

Mes salutations chaleureuses,

Bert Chase, Secrétaire général pour le Canada

\*\*\*\*\*

## **Le Conseil à Calgary - la retraite de janvier**

Chers membres, j'aimerais partager avec vous quelques réflexions personnelles sur la récente retraite du conseil.

En janvier, le conseil et notre Secrétaire général se sont rendus à Calgary pour se réunir en personne et pour rencontrer les membres actifs de la région. Lorsque, en arrivant le jeudi, je suis sortie de l'avion dans un paysage enneigé, j'ai eu un choc, venant de Vancouver où les températures étaient quasi printanières.

Christof Wuersher est venu me chercher à l'aéroport pour me conduire chez lui où sa femme Christine se préparait à recevoir les visiteurs. Peu de temps après, les autres membres du conseil sont arrivés, et nous avons partagé un excellent repas fourni par nos membres de Calgary. Le soir même, nous avons rencontré des membres de la région, dont plusieurs avaient fait le voyage à partir d'Edmonton, qui se trouve à quelques heures de route de Calgary. Nous nous sommes présentés, et avons commencé par parler de quelques activités se déroulant dans nos différentes régions. La température dehors était glaciale,

mais ce soir-là, à l'intérieur de la demeure des Wuerscher, il y avait des rires et de la chaleur.

Le lendemain, le conseil s'est réuni à la maison de Mike Galbraith pour entreprendre une journée entière de travail. Nous avons accaparé sa salle à manger, qui était meublée d'une grande table de bois, et nous avons découvert les multiples talents de Mike, dont celui de cuisinier. Il n'a cessé de nous offrir des quiches, de la soupe, des salades, des pains et des biscuits lors de nos repas et nos pauses. Tout avait été préparé entièrement par lui dans sa cuisine !

En tant que conseil, nous faisons un effort pour nous réunir en personne trois fois par an. Il est évident que cela coûte assez cher à la Société, étant donné l'envergure de notre pays, mais il serait impossible d'assurer le travail que nous avons à faire sans nous réunir en personne. Il est vrai que nous nous rencontrons par téléconférence une fois par mois, mais nous sommes tous d'accord que nos interactions sont plus significatives lorsque nous nous rencontrons en personne, et en effet, nous arrivons ainsi à régler davantage de questions.

Lors de notre rencontre de Calgary, nous avons un ordre du jour fort chargé. Une des questions les plus importantes était celle de

l'administration de la Société. Jef Saunders a quitté ses fonctions comme administrateur responsable des membres, mais conserve la responsabilité comme éditeur de l'eNews. Il travaille activement avec Christine Tansley, qui le remplace comme administratrice pour les membres. Le conseil se donne une année pour mûrir la question des transformations possibles à l'égard du poste d'administrateur. Christine a accepté le poste provisoirement, mais nous demande de chercher activement quelqu'un pour la remplacer. Pouvons-nous repenser le rôle de l'administrateur ? Une fois ce nouveau rôle défini, devrions-nous publier une offre d'emploi dans les journaux ? Est-ce qu'il serait possible qu'un nouvel administrateur habite à l'extérieur de la région de Toronto ? Devrions-nous engager un agent de développement professionnel pour venir en aide aux différentes initiatives ? Nous gardons l'esprit ouvert pour le moment.

Quelques points à l'ordre du jour (parmi tant d'autres) : notre nouveau logo; la nouvelle revue (*Perspectives*); notre site web (on songe à le retaper); le soutien financier des initiatives (comment trouver un équilibre entre celles qui favorisent le travail méditatif qui est au centre de notre mouvement et celles qui se trouvent à la périphérie de notre travail pratique commun ?); la célébration du 100<sup>e</sup> anniversaire du



Congrès de Noël de 1923/1924; la prochaine AGA (qui sera tenue à Vancouver, et dont le thème portera sur le deuxième volet de la Méditation de la Pierre de Fondation); la rédaction de courts articles pour le bulletin du Goethéanum *Anthroposophie aujourd'hui*; le congrès des langues latines à Dornach (on a besoin d'un représentant pour le Canada); la lettre du trésorier (à être envoyée sous peu); et les groupes à mandat particulier (l'envergure de leur activité). John nous a également mis au courant de la dernière rencontre du cercle international des trésoriers, tenu en Angleterre au mois de novembre. Ce cercle a adopté neuf recommandations dont les sociétés nationales peuvent tenir compte (et peut-être même adopter) pour soutenir le travail important qui se réalise au Goethéanum.

Pour ma part, un des points forts du week-end a été l'atelier de modelage animé par Jef, et dont le thème était « Guérir nos blessures ». L'atelier était ouvert à tous les membres qui désiraient y participer.

Jef Saunders a reçu sa formation au sein du programme *Arscura Art for Life* et a également suivi le programme *Life as Art* : études biographiques. Il a une expérience de 25 ans dans les domaines de la psychodynamique et la thérapie anthroposophique. Il

assure actuellement la codirection de *Arscura*, où il est directeur et enseignant de cours d'introduction.

D'entrée de jeu, Jef nous a mentionné qu'il s'était réveillé le matin même avec une inspiration : l'atelier devait s'appeler dorénavant « La merveille des blessures », ce que nous avons trouvé fort intrigant.

Je me suis tout de suite demandé, puisqu'une blessure est le résultat d'un traumatisme, si la chose la plus importante n'était pas de la guérir le plus rapidement possible et de passer ensuite à une vie plus active. Ou y aurait-il une nouvelle manière de comprendre le phénomène de la blessure ? Pourrait-on considérer la blessure comme étant « merveilleuse », tel un magnifique paysage ? Jef nous a précisé qu'il y avait deux « directions » possibles dans lesquels on peut s'engager suite à une blessure : le relâchement (luciférien) ou la contraction (ahrimanienne).

On nous a répartis en groupes de trois, au hasard. Chaque participant a reçu un morceau d'argile et devait songer à un incident qui impliquait une blessure. Chacun a modelé un « geste » représentant sa propre blessure, donnant ensuite une brève description de la blessure elle-même. On nous a suggéré de ne pas partager des émotions liées à la douleur et au

traumatisme, mais plutôt de caractériser l'expérience objectivement.

J'ai partagé avec le groupe la chose suivante : dans mon cas, il s'agissait d'une blessure physique au cours de laquelle une partie de mon corps avait été enlevée, laissant un "creux".

Ensuite, les deux autres membres de mon groupe ont reçu un nouveau

soulevée au-dessus de la douleur de mon expérience de la blessure pour la contempler objectivement dans le monde des sens. J'ai vécu cette expérience comme une libération. Nous avons ensuite repris cet exercice pour les deux autres membres du groupe.

On nous a ensuite donné l'occasion de décerner, à partir des modifications



*Ma blessure (Centre). À droite : le relâchement luciférien  
À gauche : la contraction ahrimanienne*

morceau d'argile avec la consigne de travailler avec ma blessure – une personne la modifierait dans le sens d'un relâchement, l'autre dans le sens d'une contraction.

J'observais attentivement pendant qu'ils réalisaient ce travail; je ressentais quelque chose de guérissant; je me suis trouvée comme

apportées par nos collègues, quelque chose de nouveau dans la forme que nous avons donnée à notre blessure lors de notre premier modelage. On a mis une quantité supplémentaire d'argile à notre disposition, au cas où nous en avions besoin. J'ai pris la décision de modifier le geste de ma blessure dans le sens d'un relâchement luciférien.

À la fin de la session, nous nous sommes placés debout autour d'une table, chacun prenant quelques moments d'observation pour décider où placer sa blessure transformée par rapport aux autres. Le résultat nous a donné une image de notre place dans la communauté.

Nous te remercions, Jef, d'avoir partagé avec nous une façon toute nouvelle et fort inspirante de travailler de manière artistique en collaboration avec d'autres.

Le soir, nous avons été invités à un restaurant du quartier par des membres de la Classe, où nous avons dîné ensemble dans une salle privée. Nous avons eu l'occasion, suivant le repas, de parler de notre travail et de répondre à quelques questions.

Le lendemain matin (dimanche), nous nous sommes réunis dans le local du jardin d'enfants de la très belle école Waldorf de Calgary pour participer à la tenue de la 18<sup>e</sup> leçon de Classe donnée par John Glanzer. Ensuite, nous nous sommes rendus chez John où sa femme Margaret nous avait préparé un repas copieux. Il y a eu encore un peu de temps pour échanger certaines idées avant notre départ pour l'aéroport.

Un grand merci à tous ceux qui nous ont accueillis et nourris pendant notre

séjour à Calgary : les Glanzer, les Galbraith, les Wuerschers et Sanda Stafie.

J'avais hâte de retrouver les températures plus clémentes de Vancouver, mais en arrivant, j'ai trouvé un climat hostile et des tempêtes de neige qui ont paralysé la ville pendant plusieurs jours. Je garde pourtant un très bon souvenir de l'accueil chaleureux de nos amis de Calgary qui a réchauffé mon cœur et le réchauffera encore pendant longtemps.

Susan Koppersmith,  
Secrétaire et membre du conseil pour  
la Colombie-Britannique

\*\*\*\*\*

## **La rencontre de lecteurs de Classe avec des membres du conseil tenue du 17 au 20 octobre 2019 à Thornhill, en Ontario.**

Kim Hunter

Il s'agissait de la première rencontre destinée à explorer la nature de la Section d'anthroposophie générale telle qu'elle se manifeste au Canada. L'événement a accueilli, en plus de quelques lecteurs de Classe et plusieurs membres du conseil, les

membres de la Première Classe de la région de Toronto.

Je portais en moi le désir d'approfondir ma compréhension de la Section d'anthroposophie générale, de son rôle dans l'ensemble de la vie anthroposophique, et de sa place dans ma propre vie. En effet, le terme « section » a toujours été une énigme pour moi, car il semble aller à l'encontre de la nature même de ce qu'il représente. Olaf Lampson a déjà suggéré le terme « champ/domaine » alors qu'Ute Weinmann préconisait le mot « sphère ». Ces deux options me plaisent davantage que le terme « section ».

Ce que je concevais d'abord comme une exploration du paysage de la Section d'anthroposophie générale, quand j'ai accepté de faire partie de l'équipe d'organisation de ce congrès avec Dorothy LeBaron, John Glanzer et Greg Scott, s'était transformé pour moi durant l'année en un processus d'approfondissement de la signification de l'anthroposophie dans ma propre vie. Pendant les dernières décennies, depuis mon premier contact avec l'anthroposophie, elle est devenue partie intégrante de ma vie extérieure et intérieure d'une manière que je n'aurais jamais pu concevoir auparavant. Elle imprègne mon travail de lecteur de Classe, mon activité d'enseignante, ma vie quotidienne, et

mes rapports avec mes semblables. La Section d'anthroposophie générale coule dans ma vie comme une rivière dans un paysage, offrant un lieu de beauté et de vérité où je peux me réfugier pour me ressourcer. Elle enrichit ma vie, subtilement et profondément.

Le congrès a offert un excellent équilibre entre l'activité artistique (art de la parole eurhythmie, peinture), l'activité dans le domaine de l'art social (biographie, travail artistique collaboratif, « café-conversation ») et les présentations sur l'histoire de la SAG. Eric Philips-Oxford a parlé de l'histoire du mouvement : « De l'incendie jusqu'à la Pierre de Fondation », et Bert Chase a amené le contexte historique plus loin dans sa causerie « Croissance : centre et périphérie – Goethéanum et Collégium ». John Glanzer a ajouté une explication à l'égard de l'impulsion qui nous a incités à organiser ce congrès : la question adressée aux lecteurs de Classe par le Goethéanum à l'automne dernier : quel aspect aurait la Section d'anthroposophie générale dans le monde si les lecteurs de Classe collaboraient à la tâche de la porter ?

Chaque jour, l'ambiance a été préparée par la lecture du rythme de la Méditation de la Pierre de Fondation en anglais, en français, et en allemand, les paroles étant récitées par Patricia

Smith, artiste de la parole, et données en français par Eric Philips-Oxford.

Nous avons exploré ensemble les possibilités actuelles et futures de la Section d'anthroposophie générale en nous réunissant en petits groupes, style « café-conversation », une question différente étant approfondie à chaque table par le petit groupe de participants. Ensuite, nous nous sommes rassemblés dans le grand cercle, où une phrase-clé a été prononcée par chaque groupe. Ainsi, la conversation en plénière qui a suivie a été riche de contenu.

Quant à l'eurythmie, cet art du mouvement a été vécu de deux manières fort différentes. Dans le groupe réduit composé de lecteurs de classe et de membres du conseil, nous avons exploré pensée, sentiment et volonté pendant deux sessions où il fallait apprendre à ressentir la présence des autres membres du groupe et de nous déplacer harmonieusement ensemble. À l'aide d'un verset, nous avons exécuté des mouvements différents (pensée, sentiment, volonté), d'abord

seuls, et ensuite dans un mouvement d'ensemble où les trois formes distinctes s'enchevêtraient. Trouver comment faire mouvoir en harmonie les trois forces de l'âme s'est avéré une tâche difficile, mais nous avons su surmonter les obstacles au bout de plusieurs répétitions. J'ai pu relier ces expériences à des moments de ma propre biographie où les forces de mon âme luttaient les unes contre les autres. L'exercice était à la fois ardu et stimulant, et, une fois que nous avons trouvé un synchronisme, l'expérience s'est avérée harmonieuse et belle. Je peux imaginer cet exercice réalisé avec des voiles de couleur : bleu pour la pensée, rouge pour le sentiment, jaune pour la volonté.



L'exercice de peinture dirigée par Regine Kurek pour le groupe plus restreint nous a également fait vivre les trois forces de l'âme.

Vendredi soir et toute la journée du samedi, le groupe a été élargi, ouvert à tous les membres de l'École de la région (une quarantaine de participants). Eric, Bert et John ont donné leurs présentations, et ensuite Regine Kurek, qui avait animé l'exercice de peinture la veille

pour le petit groupe, a pris la relève. Elle a rendu les peintures faites la veille aux membres du petit groupe, qui devaient alors trouver un partenaire parmi les membres du grand cercle, une expérience merveilleuse, l'occasion de collaborer avec quelqu'un que l'on ne connaissait pas. On nous a demandé de décrire à notre nouveau partenaire le processus de création de notre peinture, ce qui a rempli la salle d'une énergie dynamique. Pour la prochaine étape, il s'agissait de coller notre peintre sur un énorme tableau monté sur le mur de fond de la salle. La peinture pouvait être disposée telle quelle ou déchirée ou découpée. Une fois tous les morceaux collés, on nous a fourni des crayons de cire et des fusains, nous demandant en tant que groupe de remplir les espaces entre les peintures pour les relier. J'ai été ravie de partager l'enthousiasme collectif, et je pense que la plupart d'entre nous avons vécu des moments actifs suivis de moments plus passifs quand nous cédions la place à d'autres et prenions du recul pour pouvoir être des observateurs, regardant comment les espaces entre les peintures se faisaient remplir. Le résultat ? Un grand tableau surchargé qui rappelait un graffiti qu'on aurait pu appeler un énorme cafouillage, ou, d'un autre point de vue, un beau trésor. À mon avis, le résultat était beaucoup moins important que le processus; le

bourdonnement d'activité, de transformation, d'un groupe d'adultes en train de jouer – tout cela m'a procuré un sentiment de joie !



Nous avons commencé notre samedi matin par une rencontre de la Première Classe autour de la 5<sup>e</sup> leçon, présentée par Ute et suivie d'une conversation goethéenne qui, en plus d'être une expérience exceptionnelle en soi, a servi de préparation à l'exercice d'eurythmie dirigée par Michael Chapitis. Michael nous a fait vivre l'ambiance des notes de la gamme et des intervalles entre deux tons, nous offrant ainsi une possibilité de créer un rapport avec notre cheminement personnel, particulièrement en ce qui concerne le seuil. La sonorité musicale portait l'ambiance, et en tant qu'individus, nous pouvions sentir un seuil en exécutant les mouvements pour les tonalités et les intervalles entre les sons (gestes indiqués par Rudolf

Steiner). Ici, nous avons réussi assez rapidement à maîtriser les gestes et à nous déplacer ensemble en tant que groupe. En somme, une expérience exceptionnelle. Quelques anthroposophes plus âgés ont observé l'activité des côtés de la salle, n'étant pas en état de participer. J'ai la certitude que ce qu'ils ont ainsi contemplé les a nourris autant que les mouvements ont nourri nous qui avons exécuté les formes suggérées. Suivant la pause du matin, nous avons exploré les trois thèmes du congrès selon la formule « café-conversation » autour de 6 tables, chaque table de six à huit participants échangeant leurs idées sur un des thèmes. Ces thèmes avaient été énoncés par le Comité au Goethéanum dans le numéro de décembre 2018 du bulletin pour les membres *Anthroposophie aujourd'hui* sous la rubrique : « la Section d'anthroposophie générale – une culture de la dignité humaine » :

1. L'anthroposophie comme une anthropologie spirituelle de l'être humain.
2. L'anthroposophie comme connaissance du monde et connaissance de soi, créer une pensée éthique.
3. La Section d'anthroposophie générale comme porteur de la Première Classe.

Un atelier animé par Gabriela Freydank-Edelstein nous a donné une vue d'ensemble des rythmes de la biographie et des seuils rencontrés durant la vie. Elle nous a ensuite proposé un exercice visant à explorer un seuil relevant de notre propre biographie en nous demandant d'en faire un dessin assez simple et de l'expliquer ensuite aux autres du groupe de trois participants dont nous faisons partie. Elle nous a enfin fait vivre une expérience saisissante d'une traversée de seuil. Elle nous a demandé de sortir un à un, lentement, de la salle, portant en nous l'expérience personnelle d'une traversée du seuil lorsque nous franchissions la porte de la salle – et ensuite nous devions nous retourner pour regarder l'endroit d'où nous venions.

Une plénière riche en contenu a terminé notre temps ensemble avec le groupe élargi.

En nous retrouvant dimanche matin entre lecteurs de Classe et membres du conseil, nous avons convenu qu'il serait important de tenir ces rencontres annuelles de la Section d'anthroposophie générale dans un endroit se trouvant du côté opposé du pays par rapport au lieu où se tient l'AGA du mois de mai. De cette manière, deux congrès anthroposophiques annuels pourraient



être tenus dans différentes régions de notre vaste pays. Puisque l'AGA de mai 2020 est prévu pour Vancouver, nous entreprenons des démarches en vue d'organiser un éventuel congrès de la Section d'anthroposophie générale à Montréal au mois d'octobre.

Ce que j'ai « retiré » de ce congrès : une profonde reconnaissance envers tous ceux qui y ont participé; je suis repartie avec l'idée qu'on y avait observé l'action du karma, et qu'à notre époque il faut créer des occasions pour pouvoir nous lier à d'autres qui appartiennent au même « courant ». J'ai vécu un resserrement de mon lien avec Anthroposophia, ressentant combien mes paysages intérieur et extérieur sont liés, dans le contexte de son Être. J'ai senti que mes questions avaient trouvé un écho, et que des réponses significatives viendront à leur tour.

Avoir eu cette occasion d'explorer ces questions avec des compagnons de ce même courant a été pour moi une expérience enrichissante, revigorante, inspirante.

\*\*\*\*\*

## **LE PROJET PARZIVAL & FEIREFIZ – REMERCIEMENTS**

Emmanuel Vukovich

Je voudrais prendre cette occasion pour exprimer ma reconnaissance envers la Société anthroposophique au Canada pour son soutien du projet PARZIVAL & FEIREFIZ, une présentation musicale de la légende du Graal donnée à plusieurs reprises durant le mois d'août 2019. Grâce à cet appui financier, nous avons pu donner des représentations lors des événements suivants :

•6 août : *The Simons Center for Geometry and Physics - International Conference on Cosmology & String Theory*, Stony Brook University, Stony Brook, New York: <http://scgp.stonybrook.edu>

•8 août : *North American Anthroposophical Youth Section - Question of Courage Conference*, Spring Valley, New York: <https://nayouthsection.org>

•13 août : *New Music for Strings International Festival*, Harpa Concert Hall, Reykjavík, Islande: <https://www.newmusicforstrings.org/iceland-events>

•22 août : *New Music for Strings International Festival*, Staller Center for the Arts, Stony Brook University,



New York : <https://www.newmusicforstrings.org/licmf-concerts>

Le 6 août 2019, Emmanuel Vukovich a interprété des œuvres de Bach et Bartók pour violon seul, suivi de l'œuvre originale PARZIFAL & FIEREFIZ, une version contemporaine du récit de la légende du Graal, au Simons Center for Geometry and Physics - *International Conference on Cosmology & String Theory*, Stony Brook University, Stony Brook, New York. Ce congrès réunit tous les étés quelques-uns des plus éminents mathématiciens et physiciens du monde – parmi lesquels se trouvent des lauréats du prix Nobel – pour y présenter leurs dernières recherches dans les domaines de la cosmologie et la microcosmologie (théorie des cordes). Cela a été un très grand honneur pour Emmanuel d'avoir été invité pour la deuxième fois à se présenter devant ce public d'élite.

Le 8 août, John McDowell est venu rejoindre Emmanuel à Spring Valley, dans l'état de New York, lors du Congrès « *Questions of Courage* » de la Section des Jeunes en Amérique du Nord. Artiste renommé, lauréat de plusieurs prix, John McDowell est compositeur, pianiste, et percussionniste (tambours africains). La représentation de l'histoire de Parzival selon Eschenbach, avec un

accompagnement musical, a donné un puissant coup d'envoi au congrès.

Le lendemain John et Emmanuel sont partis pour l'Islande, où ils avaient été invités à participer au *New Music for Strings International Festival* tenu à Reykjavik du 9 au 15 août 2019. Ce congrès a réuni des interprètes et compositeurs de partout dans le monde pour partager, explorer, présenter et interpréter de nouvelles compositions. Pour presque toutes les œuvres entendues pendant la semaine il s'agissait de premières mondiales. Le festival est consacré à l'exploration et la divulgation de musique nouvelle pour instruments à cordes (violon, alto, violoncelle, contrebasse, avec quelques œuvres pour piano et harpe.) Parmi les musiciens présents, on peut nommer :

- Zhou Long (UMKC, Pulitzer Prize) - composition
- Eugene Drucker (Emerson String Quartet) violon, composition
- Mari Kimura (UC Irvine, Juilliard) - violon, composition
- Lin Wei (Violoniste & Directeur Artistique, *HIMA & Atlanta Festival Academy*) musique de chambre
- Ásdis Valdimarsdóttir (*Conservatoire royal de La Haye*) – alto, musique de chambre
- Ari Þór Vilhjámsson (Philharmonie d'Israël, Philharmonie d'Helsinki) -

violon

- Eivind Buene (*Académie de Musique de la Norvège*) - composition
- Henrik Brendstrup (*Royal Academy of Music, Aarhus, Danemark*) – violoncelle, musique de chambre

Emmanuel a participé à l'interprétation d'œuvres du compositeur japonais Tomoko Ozawa : le quintette pour piano et cordes no. 1 : *From High Above and Below* (2019) et le quintette pour piano et cordes no. 2 : *Spring Winds* (2019). Il a également interprété la sonate pour violon seul de la compositrice et violoniste néerlandaise Anne Sophie Anderson, fondatrice et directrice artistique de la *New Music for Strings Organization*. Le 13 août, John et Emmanuel ont présenté PARZIVAL & FEIREFIZ lors d'un grand concert, avec la participation de : Henrik Brendstrup, membre du corps enseignant du *New Music Festival for Strings International*, premier violoncelle du célèbre *Chamber Orchestra of Europe*, enseignant à l'*Académie royale de musique* à Aarhus, au Danemark; Patrick Yim, violoniste, Professeur agrégé au département de musique de la Hong Kong Baptist University; et Þórdís Gerður Jónsdóttir, violoncelliste islandais qui étudie actuellement avec Henrik au Danemark.

Le congrès a offert beaucoup de causeries intéressantes, des classes de

maître, et des présentations sur un thème tout particulier : le timbre. Dans le langage musical, le mot « timbre » désigne la qualité d'un son. En allemand, on dit « Ton Klangfarbe », la couleur ou la qualité d'une sonorité. Il est vite devenu clair que dans l'univers de la musique nouvelle, les paramètres musicaux d'usage depuis plus de 300 ans – rythme, mélodie, harmonie – n'entrent pas en ligne de compte – ni dans le discours, ni dans la musique elle-même. Il paraît que le mouvement de la musique nouvelle est entièrement axé sur la recherche d'un nouveau langage musical visant le timbre, la qualité de la sonorité, et ceci aussi bien en ce qui concerne la composition que l'interprétation.

L'Islande est un pays où la découverte a toujours joué un grand rôle. Au centre de Reykjavik se dresse une cathédrale moderne – dont la flèche est en forme de la proue d'un vaisseau viking. Devant la cathédrale, on trouve la statue de l'explorateur Leif Ericsson avec l'inscription suivante : « Fils de l'Islande, découvreur de Vinland, offert par le peuple des États-Unis d'Amérique au peuple de l'Islande pour le millième anniversaire du Althingi – AD 1930 ». Pour moi, il ne fait aucun doute que ce qui est de la plus grande importance pour ce pays, et pour ce congrès, c'est la découverte du nouveau.

\*\*\*\*\*

MARS

**MOT DU SECRÉTAIRE  
GÉNÉRAL  
De la Société  
anthroposophique  
universelle  
Monter jusqu'au sommet de  
la montagne**

Chers membres et amis de la Société anthroposophique au Canada,

Au cours des années qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale, un phénomène social s'est répandu à travers la planète : la désintégration des sociétés multireligieuses complexes. La cohésion artificielle imposée par les pouvoirs coloniaux en Asie et en Afrique s'est effritée. Et au sein de cet effondrement, un seul système a pris le dessus – celui qui préconisait des



États-nations individuels de plus en plus petits, créés autour de communautés ethniques ou religieuses, système qui avait été imposé sur l'Europe suite à la Première Guerre mondiale. L'idée fondamentale selon laquelle nous pouvons vivre dans des sociétés complexes, tout en respectant et soutenant nos différences, s'était presque entièrement perdue.

Et au milieu de ce processus de fracturation, un individu remarquable, Mahatma Gandhi, a entrevu une autre possibilité. Avec une force tranquille, il tenait fermement à l'idée que le sous-continent indien pouvait aller de l'avant d'une manière entièrement nouvelle. En reconnaissant et en

accueillant sa diversité vertigineuse, l'Inde pouvait devenir un nouveau modèle pour montrer ce que pouvait être une communauté humaine. Cette conception de « ce qui pourrait

être », qui se situait au-delà de tout ce qui avait été connu jusque-là, a été vue comme étant extrêmement menaçante. De puissantes forces ont cherché à neutraliser sa vision, et au mois de janvier 1948, Gandhi a été assassiné. Et pourtant, malgré sa mort et la séparation du Pakistan, l'Inde demeure une société complexe composée de minorités où l'on parle plus de 25 langues officielles et où l'on pratique de multiples religions.

1948, c'est l'année où je suis né, et cela me donne souvent à réfléchir sur la condition de ce monde dans lequel j'ai choisi de m'incarner. Mais je ne suis pas seul. Un grand nombre de mes collègues en anthroposophie ont choisi d'entrer dans la vie par de semblables portes.

Une génération plus tard, d'autres ont choisi de s'incarner à un autre moment de bouleversement social, un moment où il y a eu une lutte pour l'égalité des individus – ce qui est devenu l'âge des « droits civils ». Là aussi, on a entendu la voix d'un être extraordinaire, le Dr Martin Luther King Jr. Cet homme avait, lui aussi, une vision voulant qu'au-delà des formes et structures que nous avons héritées du passé, quelque chose d'autre était

possible. L'histoire voudrait limiter sa voix en disant qu'il ne parlait que pour son peuple, et pourtant sa vision portait sur toute l'humanité sans distinction. Sa voix, comme celle de Gandhi, appelait les êtres humains à se relier à la conscience d'une humanité de l'avenir. Sa vision, sa grande aspiration, a été vue comme une menace face à l'ordre établi, et, en avril 1968, lui aussi a été assassiné.

Ce ne sont là que deux individus parmi un groupe d'êtres remarquables qui, issus d'un monde de chaos et de désintégration, entrevoyaient néanmoins l'archétype de l'être humain.

L'automne dernier, l'assemblée générale annuelle de la Société anthroposophique aux États-Unis s'est tenue à Decatur, en Géorgie. Decatur est une belle petite ville où l'on voit des édifices à colonnes et des rues bordées d'arbres. Le joli square central est entouré de restaurants branchés et est surplombé par la façade à portiques du palais de justice, un des hauts lieux de la Confédération. En traversant à pied les quelques coins de rue qui séparaient ma chambre du site du congrès, j'ai été plusieurs fois frappé par l'absence de personnes

issues de minorités visibles. En revanche, le congrès lui-même comptait une poignée de participants noirs et autochtones.

Le dimanche matin, une excursion avait été planifiée pour ceux qui désiraient visiter le Mémorial du Dr Martin Luther King Jr. Pour ne pas empiéter sur l'horaire du congrès, nous qui voulions participer à la visite sommes partis à l'aube. Le Mémorial se trouve dans un quartier moins favorisé de la ville, de toute évidence une communauté afro-américaine. Le Mémorial est assez dépouillé, un long bassin réfléchissant au centre duquel est installé le sarcophage du Dr King et de son épouse. Sur les murs de chaque côté de l'entrée, on voit inscrites des citations tirées de ses allocutions, phrases qui parlent d'une humanité future possible.

De l'autre côté de la rue se trouve la Dexter Avenue Baptist Church, l'église du pasteur Martin Luther King. Entre l'église et le mémorial s'étend un beau parc. À la bordure du parc, directement en face de l'entrée du Mémorial, se dresse une sculpture en bronze assez impressionnante. Pourtant, je ressentais devant la beauté de la statue un malaise. Je me

suis senti confronté à une énigme – qu'est-ce que je vois en réalité ?

À la surface, ce qui est représenté est clair – un bel Afro-Américain nu, plus grand que nature. Le bras droit de la statue est levé, soulevant aussi haut que possible vers le ciel un nouveau-né qu'il tient dans sa main ouverte, comme si l'homme voulait porter le bébé le plus près possible de la source de la lumière, le plus loin possible de la terre.

Et pendant que je me tenais là, perdu dans mes réflexions, les premiers fidèles commençaient à arriver pour assister à l'office du matin. Je me suis rendu compte qu'il y avait quelqu'un derrière moi qui m'observait. Me retournant, je me suis trouvé face à une petite vieille vêtue de ses habits du dimanche. Après m'avoir fixé du regard, elle s'est tournée vers la statue. « Vous saviez que ses ancêtres étaient gardés pour servir d'étalons ? ». Avec un signe affirmatif de la tête, elle a confirmé ce qu'elle venait de dire avant de continuer son chemin.

Sur le coup, je n'ai pas compris le sens de son propos, est-ce que c'était son accent du sud qui m'avait confondu ?

Mais, en ressassant ses mots dans ma

tête, j'ai ressenti le plein poids de ce qu'elle voulait dire. Un terme utilisé pour la reproduction d'animaux pur-sang, étalons et taureaux, utilisé en parlant d'un homme ! Je me suis senti accablé par une sensation de pesanteur. Je luttais pour concevoir tout ce que l'intelligence humaine aurait à faire pour que ce tort soit rectifié. Je commençais à avoir un sens de ce que j'avais devant les yeux.

Plus tard dans la journée, en plein congrès, un événement non prévu dans l'ordre du jour de la réunion a eu lieu : la lecture de la dernière allocution du Dr King, prononcée la veille de son assassinat. En écoutant la récitation, j'ai été ému avec une singulière intensité. Sa description de l'escalade de la montagne pour voir ce qui se tenait au-delà a produit en moi un effet extraordinaire. Il décrivait là l'immense lutte qu'il faut livrer pour se soulever au-dessus du connu, pour surmonter toutes nos habitudes de vie, les points de vue que nous avons hérités d'autres – pour enfin arriver à un endroit où nous pouvons voir ce qui est possible, l'endroit que, dans son langage à lui, il appelait « la terre promise ».

Voilà donc deux expériences intimes

qui s'affrontent en mon âme. D'une part, je ressens une profonde reconnaissance envers Rudolf Steiner, qui a jeté une lumière si claire sur notre condition humaine et nos possibilités en tant qu'êtres humains. Et, en même temps, je ressens de la tristesse devant la distance, l'abîme, qui existe entre ce qu'il nous a donné et le fait que cette lucidité semble si inaccessible pour un si grand nombre d'êtres humains.

La semaine suivant ce congrès, le conseil des Secrétaires généraux et représentants de pays s'est réuni à l'occasion de notre rencontre annuelle au Goethéanum. Parmi les questions importantes apportées par Joan Sleight, il y avait celle qui touchait l'évolution du Comité directeur et notre possibilité de le concevoir autrement. Elle a réévalué sa propre situation et le fait que son mandat au sein du Comité doit être reconduit au printemps. Elle nous a parlé de son travail en Afrique – au Botswana et au Kenya – et nous a demandé si nous étions capables d'élargir notre imagination du travail significatif porté par le Comité directeur dans le monde entier. En promenant mon regard autour du cercle, je ne pouvais pas m'empêcher

d'être frappé par le fait que nous étions presque tous de souche européenne judéo-chrétienne. Et même les deux membres du Comité directeur qui viennent de plus loin – Joan, d'Afrique du Sud, et Constanza, du Brésil – sont issues de ce même sol européen. Une question s'imposait à mon esprit : en concevant la configuration non seulement du Comité mais aussi du cercle de ceux qui portent la responsabilité de leurs sociétés nationales, pourrions-nous chercher plus activement à trouver des individus qui viennent d'autres milieux ethniques religieux et culturels ? Quelle en serait l'image s'il y avait dans notre cercle un individu originaire du Botswana ou un Égyptien musulman ? Et que dire des cultures complexes de l'Asie du Sud ? Et de la Chine ? Quelles seraient les mesures à prendre pour que de tels individus se sentent accueillis parmi nous ?

En réfléchissant à tout ceci, et en tournant notre regard sur notre propre pays, nous sommes obligés de reconnaître que nous nous trouvons à un moment critique. Ayant fait un pas courageux en avant avec la Commission de Témoignage et de Réconciliation, nous nous voyons

maintenant confrontés à la nouvelle conscience que ce processus exige de nous. Personne, quel que soit son lien personnel avec la tâche monumentale devant nous, ne peut, en se fondant sur le passé, percevoir ou concevoir ce qui peut nous servir d'orientation dorénavant. Tous ensemble, nous nous efforçons d'atteindre le sommet de la montagne, en partant de la vallée de l'histoire du passé.

En tant qu'étudiants de l'anthroposophie, il nous est possible de concevoir ce qui serait possible, de voir le grand potentiel qui réside en l'être humain. L'abîme qui existe entre cette puissante vision et la réalité actuelle peut sembler accablant. Comment franchir cet abîme ? Qu'est-ce que nous sommes appelés à faire pour aller de l'avant. Comment activer le potentiel qui nous donnerait la possibilité de rencontrer ce que nous sentons venir vers nous de l'avenir avec tant de force ?

Nous qui sommes animés d'une vision du potentiel de l'avenir, nous portons une tâche cruciale. Est-ce que nous pouvons imaginer avec clarté comment aller vers l'avenir ? Ou bien nous sentons-nous écrasés sous le

poids de l'effort nécessaire pour transformer nos conceptions et nos idées actuelles du monde qui nous entoure ?

Salutations chaleureuses,

Bert Chase,

Secrétaire général pour le Canada.

\*\*\*\*\*

## **Compostelle Trois amies sur le chemin étoilé (première partie)**

Michel Dongois

Elles sont trois amies retraitées, liées à l'École des Enfants-de-la-terre, pédagogie Waldorf, à Waterville\*. Un jour, Chantal Lamothe propose de partir en pèlerinage à pied à Compostelle. « Si tu y vas, on part avec toi ! » Et les voilà toutes trois cheminant 36 jours sur le *Camino Francès*, de Saint-Palais à Santiago de Compostella au printemps dernier, munies de leur *credencial* (carnet du pèlerin). Au podomètre, 943.8 km.

Je les ai récemment rencontrées à Sherbrooke autour d'un repas. Un

rendez-vous de complicité en fait, puisque j'ai moi-même foulé le Camino au milieu des années 1990 (la *via Podiensis*, ou voie du Puy, environ 1600 km en 46 jours). L'expérience semble encore plus complète lorsqu'elle est partagée. Nous avons tenté de cerner comment le Camino contribue à transformer la personne. Comment il peut aussi devenir « un chemin de connaissance qui voudrait conduire l'esprit en l'homme vers l'Esprit en l'Univers »\*\*.

Chantal Lamothe se trouvait à un tournant de sa vie : décès de son conjoint, en 2016, retraite deux ans plus tard. « J'avais besoin de marcher ma vie pour savoir quel serait le prochain pas. » Avant toute grande prise de décision, elle avait déjà l'habitude d'aller marcher. « Mais partir si loin, est-ce une fuite ? Comme



*Chantal Lamothe, Suzie Couture et Manon Sévigny (photo Michel Dongois).*



j'étais en transition, je devais me mettre en mouvement pour que la vie me réponde dans le mouvement. »

### **Un livre**

Avant de boucler son sac à dos, elle avait assimilé le livre *Le chemin aux étoiles*, de Manfred Schmidt-Brabant\*\*. La vision exposée par l'auteur lui a donné des ailes, colorant son voyage d'une nuance d'infini. « J'ai souvent eu l'impression que le ciel au complet me guidait, que toute l'expérience du Camino de Santiago, en termes d'histoire et de sagesse, m'était disponible. C'était profondément mystérieux, secret et grand, quelque chose de l'ordre d'un vécu intérieur difficile à expliquer. »

Manfred Schmidt-Brabant reprend notamment les paroles prononcées par le recteur de l'Université de Santiago peu avant que le Conseil de l'Europe\*\*\*, en 1987, ne demande aux États de poursuivre sur tout le continent l'étude et la protection du Camino. « Le chemin pour Santiago, où affluaient des hommes de tous les pays, comprenait au fond la chrétienté médiévale - en d'autres termes, il a créé ce que nous appelons aujourd'hui l'Occident. »

Le regain d'intérêt pour Compostelle date en gros des années 1980. Les idéateurs de l'Europe cherchaient une

façon éloquente de rappeler, pour mieux les raffermir, les fondements de la civilisation occidentale. Le nazisme et le communisme les avaient sapés, entraînant l'humanité en dessous d'elle-même. La civilisation est aujourd'hui menacée par la mainmise quasi absolue de l'économie, de sa « financiarisation », et de la technologie sur tous les secteurs de la vie sociale. Il fallait trouver un symbole susceptible d'amener les regards à s'élever et les peuples à espérer.

C'est alors que les Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, une voie millénaire, se sont naturellement imposés comme porteurs de ce supplément d'âme. « La grande rue de l'Europe » sur laquelle ont circulé toutes les cultures du continent est devenue le Premier itinéraire culturel européen. « Sans doute l'un des plus importants au monde à l'exception de la Grande Muraille de Chine », selon le Consejo Jacobeo, l'organisme qui remet le Camino en valeur en Espagne.

### **Trois piliers**

Quels sont les piliers de l'identité européenne, de l'Occident ? La philosophie, le christianisme et la loi (État de droit), selon un expert du Conseil pour les itinéraires, Eduardo Lourenço. Or, l'Europe moderne s'est plutôt construite par l'économie, le grand marché. Ce qui d'ailleurs rendit amer Jean Monnet, l'un de ses

bâtisseurs : « Si j'avais su, j'aurais commencé par la culture ! »

C'est qu'on ne tombe pas amoureux d'un grand marché, avait lancé Jacques Delors, président de la Commission Européenne. Les bilans financiers, les chiffres, dit-il en substance, font pâle figure « à côté des enthousiasmes, des folies non dénuées de sagesse qui ont soulevé l'Europe de jadis ou d'hier. »\*\*\*\*. Voilà c'est dit : Compostelle est aussi une histoire d'amour.

Le Camino est l'âme de l'Europe dans sa fondation tripartite : la philosophie, le christianisme et la loi. Rudolf Steiner indique par ailleurs que Compostelle abritait jadis une école de mystères, reliée notamment à l'École de Chartres. Le Camino, en somme, montre le chemin d'évolution du renouveau spirituel de l'homme par le christianisme.

Suzie Couture rêvait de « faire » Compostelle seule. « Rien de logique. Quelque chose de plus fort que moi, comme un appel, un besoin physiologique aussi. » Elle venait de partir à la retraite lorsque Chantal Lamothe lui propose de prendre la route. Elle saute sur l'occasion. « J'étais fatiguée, j'avais besoin d'une pause. Je cherchais un nouvel objectif de vie. Retrouver l'autonomie dans mes déplacements, comme nos ancêtres nomades, me plaisait beaucoup. »

Manon Sévigny, agricultrice biologique, a toujours beaucoup marché. « Pour ma santé mentale, physique et psychique », précise-t-elle. Fouler le Camino lui apparaissait comme une façon de se découvrir, de ressentir une certaine liberté. « C'était pour moi le temps ou jamais, avant d'atteindre la limite d'âge et d'énergie. Sauf que j'ai idéalisé le chemin ! »

Habitué aux travaux de plein air, elle pensait en effet marcher le Camino facilement. « Je suis vite retombée sur terre, mon corps se rappelant à moi, des orteils à la tête. » Chaussures trop serrées, difficultés avec la chaleur, rétention d'eau due à la prise d'électrolytes. Ses pieds enflent, des ampoules apparaissent. Elle fera plus de la moitié du voyage en sandales et se résoudra, la mort dans l'âme, à prendre à quelques reprises l'autobus. Elle qui pensait marcher la tête dans les étoiles a surtout regardé ses pieds.

### **La Voie Lactée**

C'est une étoile, dit-on, qui révéla la présence du tombeau présumé de Jacques le Majeur, apôtre du Christ, dans un champ où les troupeaux refusaient de paître (*campus stellae*, champ de l'étoile, ou chemin de l'étoile, par allusion à la Voie lactée). Charlemagne avait vu en songe un chemin formé d'étoiles qui menait à Santiago (saint Jacques).

Le Camino suit la course du soleil vers l'ouest, le soleil couchant, là où meurt toute chose. D'où l'autre étymologie de Compostelle (*compostum*, le cimetière, là où l'on aurait découvert le tombeau de l'apôtre et érigé un sanctuaire). Le pèlerin médiéval marchait jusqu'à la fin des terres, jusqu'au bout du monde connu d'alors. Au-delà de l'océan, tout était mystère pour lui, et il contemplait la « mort » du soleil dans l'Atlantique. Imaginons l'effet que cela pouvait avoir sur l'âme médiévale, à une époque où le surnaturel n'étonnait pas. À une époque aussi, rappelons-le, où l'on était étranger à 20 kilomètres de chez soi, où un pèlerinage durait des mois, voire des années. On partait de chez soi et on y revenait à pied !

Alors, Compostelle, étoile ou décomposition ? Les deux, puisque dans la quête de sa propre étoile, chacun va au bout du connu pour mourir à ses habitudes et tenter de renaître. On s'y lance en avançant vers la mort, vers la transformation, à l'instar du soleil couchant qui semble mourir pour mieux se relever au matin suivant.

### **Bienveillance**

Chantal Lamothe avait une certaine appréhension. « En partant à plusieurs, allais-je manquer ce que j'avais à vivre par moi-même ? » Puis elle s'est souvenue d'avoir été bien entourée après la mort de son mari. « Le chemin

m'appelle à m'ouvrir à la vie. Il sera donc pour moi le cadeau de l'ouverture, un cadeau à déballer avec d'autres. »

Chaque pèlerine précise que l'aventure a baigné dans un climat d'attention réciproque, avec des gestes de prévenance mutuelle, allant du prêt de matériel au choix et à la réservation des gîtes. Bienveillance réciproque aussi envers chacun des trois chemins personnels, dans les petits bobos, les inquiétudes et jusque dans l'écoute des besoins individuels de sécurité physique et émotionnelle. « Nous nous sentions unies et surtout conscientes que nous vivions l'un des événements les plus marquants de notre vie », résume Manon Sévigny.

Chacune gardait sa liberté et marchait à son rythme. Chantal, qui arrivait souvent la première à l'auberge, s'efforçait de choisir au mieux les lits pour que toutes soient confortables.

### **Les périls du chemin**

Outre les intempéries, trois grands dangers, pour l'essentiel, guettaient jadis le pèlerin : les loups, les bandits de grand chemin et le passage des rivières. Et aujourd'hui ? « Ma crainte, c'était de me noyer dans la fiébrilité du chemin, dans une adaptation continue à un lieu nouveau, à des gens nouveaux. Comment allais-je m'y retrouver ? », se demandait Manon

Séviigny. Le chemin de Compostelle est effectivement très habité.

Deux préoccupations habitaient Suzie Couture. L'une reliée à ses genoux fragiles, aux ampoules. L'autre concernait l'inévitable promiscuité des gîtes. Bref, la recherche d'équilibre entre solitude et vie sociale. Ses craintes se sont révélées en partie infondées, dit-elle, « car au bout du compte, chacun est seul sur le chemin ». Il reste que se faire réveiller par des pèlerins qui démarrent tôt le matin n'a rien d'agréable.

Les réalités liées à l'hébergement pour trois personnes leur ont imposé par ailleurs un stress bien réel, reconnaissent « les trois Québécoises » - c'est ainsi qu'on les nommait sur le Camino. Chacune avait son téléphone cellulaire, pour appeler la famille au besoin, mais surtout pour réserver l'hébergement pour deux nuits à l'avance. « Pouvoir ainsi communiquer à l'occasion était rassurant pour chacune et libérateur pour toutes », précise Suzie Couture.

À Saint-Jean-Pied de Port, au pied des Pyrénées, raconte-t-elle, on leur a dit qu'il partait environ 450 pèlerins par jour vers Compostelle. Au refuge de Roncesvalles, première étape en sol espagnol, on a refusé 200 personnes ce soir-là, tous les gîtes étant pleins. Pour avoir accès aux structures

d'accueil, on reconnaît trois façons de vivre le pèlerinage : à pied, pour l'immense majorité des pèlerins, à vélo ou à cheval.

« Tout ce monde en chemin, quel choc ! », lance Chantal Lamothe, qui ne s'attendait pas à rencontrer, par exemple, des marcheurs venus d'aussi loin que la Corée ou Taïwan. « Cette grande affluence m'a amenée à rentrer davantage dans ma bulle. » Compostelle, victime de son succès ? Le bureau des pèlerins de Santiago a décerné l'an dernier plus de 347 000 *compostelas* (certificats de pèlerinage) - soit 20 200 de plus qu'en 2018 (en 1989 par exemple, seulement 5324 *compostelas*). On atteint des sommets durant les années saintes compostellanes, quand la saint Jacques (25 juillet) tombe un dimanche. Prochaine année jacquaire : 2021.

« La foule ne me dérangeait pas, car je me sentais membre d'une grande famille. Je ne connaissais pas les autres marcheurs, mais tous nous foulions le même chemin, traversions les mêmes épreuves », témoigne Suzie Couture. « Il doit y avoir quelque chose de plus grand que nous qui nous réunit tous, de plus grand aussi que la simple aventure physique. En observant les gens, je me demandais quelle pouvait bien être leur quête. Marchaient-ils

pour les mêmes raisons que moi ? », se demande Chantal Lamothe.

### **Préparation**

Au-delà de son caractère européen, Compostelle est patrimoine mondial de l'humanité (UNESCO). « Ce que tu as de tes pères, tu dois le regagner pour qu'il t'appartienne », écrivait Goethe. Les institutions européennes s'activent précisément à dresser l'inventaire de l'héritage des générations passées et de ce qui a relié les peuples. Compostelle a ainsi servi de déclencheur pour la création de 37 autres itinéraires culturels, le plus récent (2019) concernant Les Chemins de la Réforme, les voies du protestantisme. Tous ne sont pas forcément pédestres cependant.

Et nos pèlerines, comment s'étaient-elles préparées à l'aventure ? « J'ai planifié mon chemin comme je planifiais mes cours à l'école, avec des recherches, des lectures. Se préparer au plan physique et mental, c'est déjà être en route », affirme Suzie Couture. Toutes trois ont reçu l'aide de l'Association Du Québec à Compostelle, qui fait un travail remarquable, selon elles. L'organisme propose chaque semaine des marches en compagnie d'anciens et de futurs pèlerins de Compostelle, réunit aussi ceux qui en reviennent, y compris les déçus. Elle les accompagne dans la réadaptation à la vie d'après le Camino.

Par ailleurs, « on marche sur le Camino comme on est dans la vie », note Manon Sévigny, le tempérament de chacune se révélant au fil des kilomètres. Il leur a fallu environ 10 jours pour s'ajuster au plan relationnel, concilier les façons d'être et de marcher - Chantal plutôt colérique, Suzie, plutôt sanguine, et Manon, plutôt mélancolique.

Première à partir, expédiant son petit-déjeuner, Chantal marchait d'un pas déterminé. « Je m'aperçois maintenant que ma façon de me centrer sur la tâche de la journée ne me permettait pas toujours de profiter du moment présent. » Elles marchaient rarement en groupe, mais s'attendaient au refuge pour manger ensemble le soir.

Suzie Couture, elle, voulait tout vivre, quitte à faire un long détour, par exemple, pour aller manger de la poulpe dans un marché public. Ou pour attendre pendant une heure l'ouverture d'une petite église qu'elle tenait à visiter. Quant à Manon Sévigny, elle a l'impression, avec le recul, que leur aventure a peut-être souffert d'un excès de planification. « Les étapes étaient-elles trop longues ? Moi, j'aurais davantage fait confiance au chemin. »

La route impose ses rituels, ses haltes régénératrices. Il y a aussi les rites que l'on choisit. Chantal Lamothe

encourageait ses amies à vivre ensemble « le retour du soir ». Quand elles trouvaient un moment d'intimité, au dortoir ou au resto, elles se racontaient ce qu'elles avaient trouvé de plus difficile dans la journée, ce qu'elles avaient le plus apprécié aussi.

Et puis elles firent un jour LA rencontre du Camino, en la personne de Maria. Elle est massothérapeute au village de Terradillos de Los Templarios, à la fin du grand plateau de la Mesata.

#### **À suivre.**

\*Suzie Couture, 59 ans, titulaire de classe pendant 17 ans. Retraitée depuis juin 2018; Chantal Lamothe, 61 ans, titulaire de classe pendant 18 ans. Retraitée depuis juin 2018; Manon Sévigny, ex-membre du conseil d'administration de l'École. Retraitée depuis 2010.

\*\*Manfred Schmidt-Brabant, *Le chemin aux étoiles. Des mystères anciens aux mystères nouveaux. Le secret du Camino pour Saint-Jacques-de-Compostelle*, Éditions DGP.

\*\*\*Il regroupe 47 États-membres. Le Canada et les États-Unis y ont un statut d'observateur.

\*\*\*\*En référence aux travaux de l'historien Fernand Braudel.



## **NOUVELLES DU GOETHÉANUM**

### **Report de l'Assemblée générale au 31 octobre 2020**

Chers membres,

L'expansion du coronavirus et les mesures drastiques prises à son sujet par de nombreux pays ont créé une situation exceptionnelle. Nous sommes tous actuellement occupés à gérer des changements au sein de nos familles, sur notre lieu de travail et également dans le contexte du travail anthroposophique. Il nous est demandé à tous d'être solidaires, et ce dans l'exercice de la responsabilité individuelle la plus grande.

Dans ces moments où rien dans le monde n'est plus comme avant, l'anthroposophie peut nous encourager à nous « tourner vers le monde dans une volonté d'amour » en nous y impliquant activement. Cet appel intérieur consiste à ne pas laisser s'enrayer la « pulsation cœur-poumons dans le rythme du temps ». Tentons autant que possible de vivre la présence de l'esprit dans notre corps, notre âme et notre esprit. Non pour nous, mais pour le monde. Chacun à sa place et tous ensemble, à l'image de la communauté mondiale que nous

\*\*\*\*\*

sommes, apportons à présent au monde la force de l'anthroposophie à travers une attitude michaëlique altruiste et guidée de l'intérieur.

La direction du Goetheanum s'est réunie le 17 mars et a pris les mesures suivantes :

- L'Assemblée générale est reportée. Elle se tiendra, sous forme abrégée, le samedi 31 octobre 2020.
- La rencontre des représentants de pays se déroulera les trois jours précédant l'Assemblée, soit du 28 au 30 octobre 2020.
- Le congrès de l'École de science de l'esprit autour des 19 leçons de Classe prendra place après l'Assemblée générale, du dimanche 1er au vendredi 6 novembre 2020 à midi.
- Toutes les manifestations prévues au Goetheanum sont annulées jusqu'au 19 avril.
- Le Goetheanum ne reçoit plus de visiteurs. L'entrée Ouest reste ouverte aux heures de bureau et l'accueil fonctionne, ce qui nous permet d'être joignables en personne par les membres.
- Le fonctionnement et les travaux des sections de l'École de science de l'esprit se poursuivent en s'adaptant à la situation.

Nous souhaitons vous faire part du fait que même si les manifestations sont

temporairement toutes annulées, le Goetheanum poursuit ses activités. Nous espérons vivement qu'il vous sera possible, là où vous êtes, d'accomplir également au mieux les tâches liées à l'anthroposophie qui sont les vôtres dans les conditions très particulières de cette année 2020. Gardez-nous en conscience comme nous le faisons pour vous !

Avec nos cordiales salutations, en tant que porte-paroles du Comité et de la Direction du Goetheanum,

Ueli Hurter, Justus Wittich

\*\*\*\*\*

## Société anthroposophique au Canada

### Membres du Conseil

Micah Edelstein, Président, Toronto, ON  
Tel: 902-412-1944, Courriel: 1micah@gmail.com

Susan Koppersmith, Secrétaire, Vancouver, BC  
Tel: 604-442-5041, Email: skoppersmith@gmail.com

John Glanzer, Trésorier, Calgary, AB  
Tel: 403-589-1691, Courriel: john.glanzer@gmail.com

Bert Chase [Secrétaire général], Vancouver  
Tel: 604-988-6458, Email: haca.inc@gmail.com

Claudette Leblanc, Tel: 514-767-4888,  
Email: claudette.leblanc@videotron.ca

Catarina Burisch, Tel: 905-508-7662  
Email: cburisch@sympatico.ca

Christine Tansley, administratrice  
#130A – 1 Hesperus Rd, Thornhill, ON L4J 0G9  
Tel: (416) 892-3656 ; Toll-free: 1 (877) 892-3656  
(Canada and USA)  
Courriel: info@anthroposophy.ca